

Caraiïbes

- 2 Vincent Byrd Le Sage :**
un nouvel auteur entre en scène
Fabienne KANOR
- 8 « Kettly Mars dit la vie, de mieux en mieux »**
Gary VICTOR
- 13 L'univers fabuleux de James Noël**
FRANKÉTIENNE
- 18 « L'humanité mise à nu »**
Entretien avec Alfred Alexandre
Propos recueillis par la rédaction

Vincent Byrd Le Sage : un nouvel auteur entre en scène

Fabienne Kanor*

Acte I – intérieur jour, midi soleil – rue Labat

Collée au cuir de ma banquette skai, j'écoute Vincent Byrd Le Sage découper sa vie. Des bouts d'années, de jours, de nuits. Des piles de mots qui dans ma tête s'ordonnent. Me donnent envie de demeurer-là. Des heures. Avec. Encore.

C'est l'histoire d'un mec aux mille et un jobs. Toucouleurs en dedans, crème en dehors. L'histoire d'un type qui a fait le monde. L'a sillonné pour le mieux penser, le mieux déconstruire, le mieux questionner. C'est l'histoire d'un griot d'ici-dans et maintenant, un fou sans roi, un trouvère sans langue-bois. Un auteur et son double (l'homme est aussi acteur) tombés dans le théâtre et dans la poésie.

- Et toi ?

La voix est grave, tranche, caresse. J'me sens toute chose. Rapport sans doute à ce feu qui valse dans ses yeux, ce cru soleil noir qui soudain se lève résume à lui tout seul la passion de l'homme.

- Moi ? Euh... Besoin de parler mais pas envie de dire.

Juste prendre les mots. M'abandonner aux hauts et bas de la voix, m'y installer pour de bon comme l'on s'enfonce dans un siège tiède après que le rideau tombe et que les mains se taisent.

Midi déjà, et il me faut courir. Pas grave. Merci, à un autre soleil. En chemin, il me revient deux titres : **Le Maître des ténèbres** et **I had a dream**. C'est quoi l'histoire ? C'est qui cet homme ?

Acte II – intérieur jour, un matin, la pluie – La Goutte-d'Or

Je ne pensais pas retrouver Vincent aussi sec. Je veux dire aussi tôt. Là, comme ça. À présent j'ai un peu peur. Pense qu'il vaut mieux avoir affaire à un texte avant de connaître son auteur. Expédiée le 25 mars 2005 – si tant est que le cachet de la poste fait foi –, l'enveloppe brune contenant les textes de VBLS attend sur la table. M'appelle. J'arrive. M'invite. J'ouvre et me voilà dans l'univers le plus stupéfiant qui soit. Un monde sans tabou ni contrefaçon, ni posture.

VINCENT BYRD LE SAGE

Métis né en 1961 en Bretagne, Vincent Byrd Le Sage a été très tôt confronté aux questions de la différence, de l'appartenance et de l'intolérance, et a su faire de cette situation identitaire particulière une source d'inspiration.

Comédien, dramaturge et metteur en scène, il a à son actif des expériences professionnelles aussi riches que diverses, notamment dans le secteur du tourisme. Après avoir « bourlingué » et travaillé dans une quinzaine de pays différents, après trois années de cours d'art dramatique, il se met à l'écriture en 2001. L'année suivante, il fonde la compagnie « Les Amigrés ». Comédien, il s'est produit dans une quinzaine de pièces de théâtre, films et téléfilms. Il a également écrit plusieurs scénarios de courts métrages et miniséries télévisées.

Œuvres :

I had a dream, huis clos pour Beurre, Blacke, blonde et un mâle, 2002, pièce mise en scène et présentée à Paris et à Beyrouth, puis sélectionnée pour être jouée au siège de l'Unesco.

Le Maître des ténèbres, confessions d'un ange déçu, monologue, éditions Klanba, 2003. Premier prix du festival de Sartrouville. « Ben v'la au t' chose, à peine si j'ose, penser à moi » (poésie), recueil inédit.

Site Internet :
http://vle_sage.club.fr/index.html

* D'origine martiniquaise, Fabienne Kanor a été journaliste et se consacre désormais au cinéma et à l'écriture. Son premier roman, **D'eaux douces**, est paru en 2004 dans la collection *Continents noirs* des éditions Gallimard.

Une plume qui comme l'acide décape, attaque, met à plat les clichés, K.-O. les prêts-à-penser. En deux temps trois mouvements, en l'espace de quelques mots seulement, le décor est planté. Bienvenue, Welcome, Nou kontan oué zot' ! Au royaume où un chat ne s'appelle pas un chien. Où bons et cons, braves et couards, juges et damnés se confondent. Aucune excuse, aucune exception, nous sommes tous dedans. En nous, jusqu'au cou. Face à nos pires angoisses et à nos plus sourdes contradictions. À l'instar de l'antéchrist convoqué dans **Le Maître des ténèbres**, VBLS ne nous fait pas de cadeaux. Ainsi fait-il dans **I had a dream** où, mises en présence et en situation de concurrence (trois femmes se présentent à un casting), les héroïnes – une blonde, une Noire, une Libanaise – se renvoient la balle et démontrent par la même occasion que l'on est toujours un autre pour le tu qui dis je. Prisonnières contre leur gré de ce que l'histoire a fait d'elles (des féministes, des blondasses et des damnées de la terre), voilà donc ces personnages pris au piège, mis à nu, débarrassés de leurs oripeaux.

Qu'importe alors si leurs mots puent la mort, le foutre et le pus. Qu'importe si tout cela ne finit pas très bien puisque l'auteur tient promesse : pointer du doigt nos « *zones d'ombre, secouer nos cadavres et vider nos placards* ». D'une scène l'autre, sans dentelles ni fards, les combats s'engagent, les coups de poing s'assènent.

Haro sur ceux qui « *massacrent les vaches après les avoir rendu folles... qui prennent l'argent pour ressembler aux autres... croient qu'il n'y a que le glaive pour régler leurs problèmes... renoncent au sens parce que c'est plus facile* ».

Haro sur l'hypocrite, le couard, le salopard. Le fou de Dieu, la pute, la morale. Le « Yaka Fokon » qui cause-cause-cause mais n'en branle pas une.

Ça en fait du monde !

C'est le monde. Recraché tel quel avec tout l'aplomb et la sagacité d'une plume infiniment contemporaine et profondément métisse. Pleine de tout, grosse de divers héritages, l'écriture de VBLS est un véritable antidote au conforme et à la pensée unique. Une parole libre, un formidable truc sans trucs, qui ose mêler les genres et brouille les pistes. Pas le temps de tout saisir, tant l'auteur trace, passe du tac au tac, jongle avec plusieurs registres. De NTM à Beckett, de La Fontaine à Aznavour, le répertoire est vaste, le « raccord » impeccable.

À l'heure où les identités (qu'elles soient religieuses, sexuelles ou ethniques) sont menacées d'enfermement, VBLS fait sauter les verrous.

Impolitiquement correcte, sa plume offre une alternative radicale : le boxon ! Chacun chez l'autre et Dieu pour tous !

Acte III – intérieur nuit – Brouhaha – Le Studio théâtre

Tandis qu'une foule en liesse rend hommage à Simone Schwartz-Bart (que je n'imaginai pas aussi blonde, soit dit en passant), je surprends le sourire de Vincent.

Lui – Bonjour !

Moi – Bonjour.

Lui – Ça va ?

Moi – Ça va. Et de me demander entre 2 x 2 bises quelle espèce de questions bêtes je vais bien pouvoir improviser.

Quelle est la part de négritude dans votre travail ?/Êtes-vous autant à l'aise sur les planches qu'avec une plume ?/Certains prétendent que le théâtre en France est mort, partagez-vous cet avis ?/Êtes-vous pour ou contre les quotas ? (pendant qu'on y est !)

À ce stade (proche du degré zéro) de la « conversation », permettez-moi de faire comme au théâtre.

Rideau !

Fabienne KANOR

I Had a dream

Cette scène se situe au début de la pièce. Dans ce huis clos pour « Beurre, Blacke, blonde et un mâle », seuls les deux premiers personnages sont entrés en scène. Dans la salle d'attente d'un casting, elles entament une discussion animée sur la discrimination raciale et les stéréotypes que chacune est censée incarner aux yeux des autres.

Elles pouffent. Dans la suite, elles se mettent progressivement à mimer la situation

ODILE : Le plus flippant c'est de se retrouver avec une tribu de bombes atomiques genre bombasses pétasses blondes d'un mètre soixante-dix...

EMMA : Avec des jambes interminables...

ODILE : Genre mannequin...

EMMA : Qui tourne du cul innocente...

ODILE : Le cheveu que « parce que chele vaux bien » flottant autour d'elle comme une auréole...

EMMA : Les yeux bleus aguicheurs qui se posent avec dédain teinté d'indifférent mépris sur tout ce qui ressemble de près ou de loin à une concurrente.

ODILE : Mais qui, quand le mâle paraît, retrouve une lascivité béate mêlée de curiosité admirative difficilement contenue...

EMMA : Dans les 100 g de tissus moulants qui l'emballent.

ODILE : Ras la touffe !

EMMA : Collé aux miches !

EMMA/ODILE : Hyper sex Canon de la mort... qui tue.

Elles se regardent, tentant d'incarner le personnage

EMMA/ODILE : Injouable !

EMMA : Le genre qui fait tomber tous les mecs plantés sur leur tige et en nous voyant serait capable de laisser tomber du haut de sa blondeur immaculée : Salut les amigrés...

Elles rient

EMMA : Sauf quand ils cherchent une bougnoule ou une bamboula, t'as déjà gagné face à une blonde ?

ODILE : Je ne sais pas, je crois pas non...
De toutes façons, tu sais pour moi... J'ai pas vraiment un type précis.

EMMA : Yeap ! En clair vu le contexte, si y'en a une qui se pointe on est foutues.

Elles retournent à leur questionnaire... Elles ne le regardent pas vraiment, semblent perdues dans des pensées sombres... mélancoliques.

ODILE : Dis-moi, c'est difficile pour toi ?

EMMA : Quoi est difficile ?

ODILE : Le boulot de comédienne... Ton accent...

EMMA : Oh ! ça va... ça aurait pu être pire.

ODILE : Comment ça ?

EMMA : J'aurais pu être petite, femme et noire !

Sourires gênés

ODILE : Je comprends ça.

EMMA : Ça m'étonnerait, et puis comprendre c'est une chose, le vivre c'en est une autre...

ODILE : Je veux dire que je connais... Je suis libanaise.

EMMA : Toi ? Don't fool me !

ODILE : Si je t'assure.

EMMA : Ok ! mais c'est pas marqué sur ta tête en 4 par 3.

ODILE : Ça veut dire quoi ?

EMMA : 4 par 3 les affiches de pub.

ODILE : Et alors ?

EMMA : Je suis de quelle couleur ?

ODILE : Ben...

EMMA : Accouche !

ODILE : Noire

EMMA : Comment tu le sais ?

ODILE : Ben...

EMMA : Je viens d'où à ton avis ?

ODILE : Ch'ais pas moi, Ben... D'Afrique ?

EMMA : T'as compris ?

Avant même que j'ouvre la bouche, dès que j'apparais c'est marqué, là partout, JE SUIS UNE NÈGRESSE.

C'est moi l'Africaine, la sauvage, qui a le sens du rythme et la sensualité fauve.

La Nigériane. Celle des trottoirs obscurs qui longent les marécoux, recueillant d'une porte à l'autre de la capitale des kilomètres de latex gorgés de sève blanche jetés sur le bitume comme autant de témoins des frustrations du mâle en peine de jouissance, souvenirs écœurants d'ébats horodatés à l'arrière d'une voiture.

Je suis l'autre fantasme, un parfum exotique. Quand lassés des froideurs des blanches capitales, ils arrivent à crever l'abcès qui couve sous la croûte putride des menaces du péché... Ils se jettent sur moi, les yeux brûlants de fièvre, appelés par l'Afrique, la grande nuit, la mère, berceau de tous les hommes.

Ils rêvent cette étreinte même quand ils l'étouffent sous le joug des bonnes mœurs.

Tu n'imagines pas le nombre de types qui m'ont proposé du pognon pour coucher avec eux... Juste une fois... Comme si j'avais le pouvoir d'apaiser enfin la douleur sourde qui parle dans leur ventre, cette brûlure obscène qui se rappelle à eux, montant des profondeurs, comme un cri de douleur dans un monde asexué, castré par la censure bourgeoise monothéiste, qui a banni la chair des jardins de l'amour.

Je ne suis qu'un fantasme...

Je vis dans un fantasme... fantasme d'être humaine, mais n'être que noire dans un monde de Blancs.

Fantasme d'être libre mais n'être qu'une femme dans le regard des hommes.

Fantasme d'être chez moi dans cette république où j'ai appris à vivre mais qui n'attend qu'une chose : c'est que je m'en retourne de là d'où je viens. Mon pays, ma famille...

Et quand je vais là-bas, je suis une étrangère, élevée chez les Blancs, les riches Européens. Ce qu'on attend de moi c'est d'être l'enfant prodige, celle qu'on admire, dont on reçoit les bienfaits, qui sera plus jamais tout à fait des leurs...

Elle est où ma maison ? I need HOME.

ODILE : Je connais ça... Cette impression d'être une chose un peu exotique, inclassable.

Pas de case pour les gens comme nous dans la tête des gens.

Les Libanais sont riches, c'est bien connu, ils traînent au Buddha-bar et dans les salons VIP... Ou tiennent les boutiques bordéliques de la rue Ponty à Dakar. Quand ils ne crèvent pas dans les rues de Beyrouth, ils ont le sens du commerce.

Je ne m'y reconnais pas, je ne sais pas à quelle race j'appartiens. Je me revendique Arabe, et ça fait marrer les Maghrébins qui voient une chrétienne avec une tête d'Espagnole...

Dans la diaspora libanaise, j'ai envie de vomir, parmi les Parisiens, je me sens déportée.

J'ai passé ma vie à renier mon appartenance au Liban, c'est trop coincé pour moi.

Vincent BYRD LE SAGE

« Kettly Mars dit la vie, de mieux en mieux »

Gary Victor*

Il y a Kettly Mars mon amie et il y a Kettly Mars l'écrivain. Les deux femmes sont vraies, dans la réalité comme dans la fiction. Deux femmes fondues dans un mélange heureux d'authenticité. Après cette introduction, on m'accusera sûrement de parti pris. On n'aura pas tort. En Kettly Mars je garde le souvenir ému et chaud de l'amitié entretenue avec son père dans mon adolescence. Le souvenir de longs après-midi sous la galerie d'une petite maison de l'avenue John Brown, à l'ombre d'un grand sapotillier, où ce sexagénaire à l'humour croustillant et moi partageons le crépuscule, penchés sur d'intenses parties d'échecs. Je n'ai plus savouré un plaisir tel, à la fois ludique et profondément existentiel, depuis la disparition de cet ami. Mais j'ai retrouvé Kettly Mars, sa fille, que je regardais lors en timides échappées, entre un grand roque et une parade de cavalier. Kettly Mars et moi nourrissions, sans le savoir, la même passion des mots. Beaucoup d'années plus tard, ma surprise fut grande et agréable de découvrir son texte parmi les nouvelles soumises au concours Jacques Stephen Alexis de la Nouvelle, dont j'étais membre du jury. Un texte méritant et primé. Depuis, j'ai suivi la trajectoire ascendante de cette voix de la littérature haïtienne qui n'a pas peur de déranger, qui rejette le bâillon imposé trop longtemps aux femmes de notre petite société d'hommes. Une voix sans bravade, sans provocation mais sans aucune concession. Une parole qui dérange parfois, parce que « toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire ». Marie Chauvet a payé cher pour le savoir. Kettly Mars émerge d'une génération de femmes qui écrivent comme on pousse un cri pour mettre au monde. De la nouvelle au roman, elle dit la vie. La vie vraie. À sa manière sobre et intense qui traite avec le même bonheur la jubilation du plaisir ou l'intimité de l'équivoque et de

KETTLY PIERRE MARS

Poète, romancière et nouvelliste née en 1958 à Port-au-Prince (Haïti), où elle vit et travaille, Kettly Mars s'est tournée vers l'écriture au début des années 1990. Elle a obtenu en 1996 le premier prix du concours Jacques Stephen Alexis de la nouvelle avec « Soleils contraires ». Elle contribue à des publications collectives, et autres activités culturelles de son pays, et prépare actuellement une anthologie d'écriture féminine en Haïti. Certaines de ses nouvelles ont été traduites dans différentes langues, en danois, en japonais et en anglais.

Œuvres :

Feu de miel (poésie), Port-au-Prince (Haïti), Imprimerie II, 1997

Un parfum d'encens (nouvelles), Port-au-Prince (Haïti), Imprimerie II, 1999

Feulements et sanglots (poésie), Port-au-Prince (Haïti), Imprimerie II, 2001

Mirage-Hôtel (nouvelles), Port-au-Prince (Haïti), Imprimerie Caraïbes, 2002

Kasalé (roman), Port-au-Prince (Haïti), Imprimerie II, 2003

« La Dernière part de pureté » (roman, titre provisoire), à paraître aux éditions Vents d'ailleurs, 2005

* Né à Port-au-Prince la même année que Kettly Mars, Gary Victor est l'un des écrivains les plus lus en Haïti. Il a à son actif sept recueils de nouvelles et sept romans publiés en Haïti, dont certains repris aux éditions Vents d'ailleurs (*La Roque d'Anthéron*, France) : **La Piste des sortilèges** (2002), **À l'angle des rues parallèles** (2003) et **Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin** (2004).

l'angoisse. Kettly Mars dit la vie, de mieux en mieux. J'ai eu la primeur de son roman à paraître durant cette année 2005. Un texte fort, dérangeant, un récit poignant où elle manie la plume comme un chirurgien manie son scalpel. Je suis heureux que Kettly Mars soit, avec moi et quelques autres, de la génération actuelle des écrivains haïtiens ayant pour destin de porter un passé trop lourd, de disséquer un présent douloureux et incohérent, d'inventer un avenir déjà compromis. Et d'utiliser pour le faire la beauté et la vérité qui sont peut-être nos seules armes de rédemption.

Gary VICTOR

L'Agronome

On ne pouvait pas mourir sous un tel soleil. Ce serait un péché, une hérésie, un crime de lèse-majesté, une tricherie, comme quand tu vas abattre ton dernier as pour rafler toutes les mises et qu'un coup de vent traître vient brouiller les cartes sur la table. Ce serait comme le verre d'eau fraîche qu'on te retire alors que tu t'apprêtes à étancher une soif cruelle, le mot de passe que tu oublies à la porte du trésor. Ce serait tout simplement trop bête de s'en aller quand le soleil caresse les feuilles des bananiers jusqu'à ce qu'elles crient grâce de bonheur, alors que la terre dit sa jouissance avec des parfums à te donner le vertige. Il faisait trop beau pour mourir, trop doux. Il faisait ce temps où tu as toujours vingt ans tellement ton sang exulte de vivre, un temps à partager des rires complices, dans l'odeur grasse de la bouse des vaches, à manger du maïs au lait et des patates douces boucanées. Il faisait un temps de rivière, de source, d'eau douce, de cascades, de randonnées à cheval, de mains qui glissent sous les corsages. Il faisait un soleil à s'y réchauffer jusqu'à la fièvre. Un temps de grandes vacances, de tout début de grandes vacances, quand tu as l'impression qu'elles vont durer toute la vie. Il faisait le moment où, fou d'amour, tu vas enfin connaître la femme dont tu meurs d'envie. Une femme qui te veut aussi et te le dit, ses yeux dans tes yeux.

Pourtant la mort était là, cernant l'agronome, le coinçant de plus en plus, l'acculant, le paralysant. La mort insidieuse, infiltrée dans le parfum insistant de l'anis, du zèbaklou et de la citronnelle. La mort devenait une chose terrible, une chose sans forme, sans couleur, sans rime ni raison qui lui asséchait la salive et lui injectait dans tout le corps un vent glacial, une anesthésie qui brouillait toute compréhension, toute logique. La mort séparée de l'ombre, son marassa, son tokay, le temps de faucher un souffle. Chacun des hommes, des femmes et des enfants entourant l'agronome portait le visage de la mort. Ils devenaient donneurs de morts, comme d'autres deviennent cireurs de chaussures, fonctionnaires, balayeurs de rues, comptables. Ils obscurcissaient le soleil. Chacune des pierres qu'ils tenaient à bout de bras était déjà recouverte du sang de l'agronome, auquel collait ses cheveux et des débris de sa peau.

Ils ne savaient pas pourquoi ils devaient le tuer. Ce ne serait pas la première fois qu'ensemble ils donneraient la mort, qu'ils accompliraient le rituel du lynchage. Paroxysme collectif qui les libérait de la peur. Il fallait se défendre contre tout : les ennemis politiques du peuple, les faux-amis, les rapaces gouvernementaux, les rivaux, les conflits terriens, les étrangers. Dixit le Prophète. Si cette pratique ne leur apportait aucun bien, ils ne s'en portaient pas plus mal. Un danger était peut-être écarté, qui sait ?

Pas plus tard que la semaine passée, le bourg voisin avait été assiégé pendant deux jours par un petit groupe de pillards, deux jours d'enfer durant lesquels la folie de ces hommes n'avait rien épargné, ni biens, ni vertus. Alors ils se tenaient sur la défensive. La vie ne valait plus rien, vrai, mais ils s'y accrochaient. L'espoir fait vivre. Ils savaient seulement que cet homme sans arme, tenant encore un bloc-notes et un stylo entre ses mains, devait mourir parce qu'il menaçait leurs vies. Tout étranger était un voyeur, un indécent venu lorgner leur misère. La confiance, ça n'existait plus depuis longtemps. Un mot fou, la confiance, une grave erreur de jugement qui avait conduit prématurément nombre d'entre eux sous la terre. Le compère ne se fiait pas à sa commère, le père ne se confiait plus à son fils, l'homme doutait de la mère de ses enfants. Trop de misère, trop de grangou dans leurs ventres. Depuis le temps qu'on les avait oubliés dans le fin fond de ces mornes, que venait faire cet homme arrivé à bord d'une jeep, en plein midi, un casque colonial sur la tête ? Qui pis est, il posait des questions, des tas de questions sur la terre. La terre, la vie privée, leur intimité, la terre qu'ils labouraient avec leurs ongles, qu'ils arrosaient de la sueur de leurs fronts. Combien coûtait la marmite de pois rouges frais ? Le sac d'arachides ? La banane musquée donnait-elle mieux par ici que la banane grosse-botte ? À quel moment de l'année récoltaient-ils le gombo, les radis, les poireaux ? Où se procuraient-ils les semences de légumes, l'engrais ? À quand remontait la dernière récolte de café ?

Et il notait tout cela soigneusement dans son cahier... Foutaises ! Démagogie ! Les parasites ont bouffé les deux dernières récoltes de café. Qui s'en souciait ? Il devait l'ignorer, l'étranger. La terre ne donne presque plus rien, ils crèvent de faim. Comment pouvaient-ils savoir que tout cela n'était pas une mise en scène, un simulacre, que ce monsieur de la ville ne reviendrait pas à la nuit tombée, avec d'autres, brûler leurs cahutes, violer leurs femmes, ravir la terre ?

Ils n'avaient pas encore touché l'agronome, mais lui sentait déjà leurs coups. Ils le regardaient tous avec intensité. Ils le frappaient de leur haine, la lui crachaient au visage. Un à un, ils se rapprochaient. Un mouvement silencieux, tacite, terriblement irréversible. Un sens de l'urgence et l'appel du sang à faire couler les soudaient dans une instinctive et bestiale fraternité, le temps d'une mise à mort. Même les femmes flairaient le sang, de loin. Il ne comprenait rien, l'agronome. Des éclats de colère le blessaient. Des salves de haine le criblaient. Tout lui parvenait de manière confuse, un bourdonnement de voix, des visages flous. Il devait sûrement rêver. Mais la peur était précise, aiguë, dévorante. Elle l'étouffait. La lumière lui tombait droit dessus, un cylindre de lumière qui l'excluait déjà du nombre des vivants. Sa vie tenait à une pierre, à la première qui lui serait lancée. Il essayait de toutes ses forces mentales de la retenir. La première pierre... celle qui déclenche l'avalanche.

Il s'entendait dire des mots, l'agronome. Il parlait de mission, d'enquête, de coopération, d'organisation internationale. Charabia ! Jargon tendancieux pour endormir la méfiance... Il leur montrait son badge, avec sa photo dessus. Paroles dérisoires, gestes inutiles. L'agronome n'existait déjà plus. Les mots coulaient de ses lèvres parce qu'il lui

fallait parler, pour se savoir encore en vie, pour retenir les minutes, les secondes. Mais pour eux, il était déjà mort. Parce que la confiance avait disparu des mornes. Bonjour compère ! Salut compère ! Et le corps ? Sale hypocrite ! Je ne te tournerai jamais le dos, ton poignard m'épie sous ta chemise. Le Prophète leur avait demandé de se défendre. Chacun pour soi... Ils se défendraient contre tout et tous. On ne discriminait pas ici. L'agronome demanda pour la centième fois de voir les autorités. Je ne vous veux aucun mal, voyez je n'ai pas d'arme sur moi, ni dans ma voiture. Je fais un boulot, un job, une prospection agraire, rien de plus. Il ne reconnaissait plus sa voix, elle lui parvenait de si loin. C'est nous l'autorité ici, parole de Prophète. Et puis tes mots, ton cahier, on n'y comprend rien. Le cercle se refermait. Le remous de voix amplifié assourdissait l'agronome. L'air lui manquait. Un homme aux lèvres mangées par le clairin tenait une énorme pierre au-dessus de sa tête. Il la faisait balancer comme un soleil en suspens. Tout le soleil du ciel brûlait dans cette pierre qui aveuglait l'agronome. Ils ne savaient pas pourquoi ils devaient le tuer. Peut-être parce qu'on était mardi, jour de marché, et que les denrées ne rapportaient plus grand-chose après les frais de manutention, le transport en camion jusqu'à la capitale, parce que le mauvais alcool coulait beaucoup et que ça dérange les têtes et les estomacs vides, parce qu'une étrange fièvre décimait les volailles, parce que la veille on avait truqué le tirage de la loterie de Saint-Domingue, parce que...

Mais on ne peut pas mourir comme ça, sur le marché de la grand-route, dans la montagne fraîche, humant l'odeur de la cassave et du rapadou, sous le ciel si bleu, avec plein de taches de couleur partout, devant ces enfants électrisés par l'imminence de la mort et ce chien-morne se faufilant dans les jambes de tous ces hommes occupés à lyncher un homme.

Kettly MARS

(Nouvelle inédite)

L'univers fabuleux de James Noël

Frankétienne*

Invitation

Femme Flamme éclair à gravité d'orage en mal de chant tranchant
la muselière ombilicale

La musicale grosseesse du poème tel un feu de crinière annonçant
dans la nuit des chimères

la naissance imminente d'un corps d'amour en marche
remodelant le rêve

réinventant l'espoir

retailant le soleil à moduler l'aurore difficile à venir sous la rage
d'un naufrage insulaire séculaire à furie de tornade.

Émergeant de l'abîme, le primordial écho des textes poétiques du
jeune écrivain James NOËL dont la précoce maturité m'a saisi du
premier coup.

Aucune approche critique et nulle raison explicative susceptible de
justifier mes émotions et mon aval spontané, hormis la profonde
certitude que les « Poèmes à double tranchant » portent la sève
augurale de l'aube future, le sel miraculeux d'une aventure poétique
féconde.

Double tranchant. Double engagement à la fois esthétique et
idéologique à résonance individuelle et collective.

Je vous invite à entrer dans l'univers fabuleux de James NOËL. Vous
en sortirez ébloui, transfiguré.

FRANKÉTIENNE

Préface de **Poèmes à double tranchant/Seul le baiser pour muselière**,
de James Noël, Port-au-Prince (Haïti), éditions Farandole, 2005

JAMES NOËL

Le poète James Noël est né en 1978 à Hinche (Haïti). Ses poèmes, dont certains sont déjà parus dans divers journaux et revues, notamment *Le Nouvelliste*, ont été dits et enregistrés par des lecteurs de renom. Également parolier, les textes de ses chansons sont mis en musique et interprétés par Wooly Saint-Louis Jean, grande voix de la chanson haïtienne. Animateur d'ateliers d'écriture poétique, il est le fondateur des éditions Farandole.

Œuvres :

Non-Lieu (poème pour les Gonaïves), in 24 poèmes pour les Gonaïves, recueil collectif, Port-au-Prince, Presses Nationales d'Haïti, 2004

Poèmes à double tranchant /Seul le baiser pour muselière, Port-au-Prince, éditions Farandole, 2005

* Poète, romancier et dramaturge né et vivant en Haïti, Frankétienne écrit en français et en créole. Créateur d'une esthétique nouvelle en matière d'écriture (il est l'un des fondateurs du mouvement spiraliste), il compte aujourd'hui parmi les plus grandes voix de la littérature haïtienne, et de son œuvre déjà grande, on retiendra, entre autres : **Ultravocal** (1972), **Dézaï** (1975) et **L'Oiseau Schizophone** (1993).

Non-lieu (Poème pour les Gonaïves)

Nous ne sommes pas de ce monde
ne sommes pas de ce pays
sommes pas de ce village
pas de cette rue

nous-sommes-des morts
lourds mots-valises
que préfèrent des voyageurs
aux mots de passe
des mots-valises
sans dimanche des cravates
sans trait de famille
ni trait d'union

nous venons d'un trou d'air
le cœur mal loti par le vent
nous nous aimons derrière nos larmes
sans faire l'amour
faute d'espace

par cœur nous apprenons enfin le cœur
entre les lignes que fait la pluie
nous nous attelons sous le manteau
à ériger des châteaux d'eaux
sur nos paupières

il fait froid dans le poème
le poète
- ceil témoin du cyclone -
tremble
à l'idée d'élire Jeanne pour sa veuve

sur la terre naïve
la mort est diluvienne

Gonaïves
Gonaïves vil bordel
fermé à double tour
dans la tourmente

sur la terre naïve
elle est là l'orpheline
avec la fleur de l'âge sur le nombril
et aussi des fossettes pour rester belle
en plein sanglot
la faune dans les fossettes pour creuser

telle gifle permise
ci-gît
la première fosse commune

ici la mort est diluvienne

nous ne sommes pas de cette rue
ne sommes pas de ce village
sommes pas de ce pays
pas de ce monde

James NOEL

in « 24 Poèmes pour les Gonaïves »,
recueil collectif, novembre 2004

Texte publié avec l'aimable autorisation des
Presses Nationales d'Haïti

Poèmes à double tranchant

Temps mort

Stridente
la pluie étale des grains
larmes tombant sur la main gauche

Qui dira l'aérienne prise
d'une flopée d'oiseaux fous
s'en allant s'abriter au soleil
avec le vent sifflant comme flic
pour coaguler l'aorte d'une foule
à grands coups de cagoules
et à bâtons rompus
par effraction

le vent corseté d'une étoffe de nuage
enlevant aux arbres
visière de tronc
képi de trop

comment mourir par amour
de pays
poétisé de grinçantes déchirures

en clin d'œil
s'en vient déclin de l'ultime étoile
m'illuminant par sa perte claire

Poème de la main gauche

Pour le mur
qui rend tangible mon ombre
et ma main gauche
amicalement blessée par balle

une fille par amour
un jour
m'a châtré

Pour les prénoms
que je prête mal
à des visages sans mémoires
mon argument aile précise
d'un vert profil-colibri
trainant carrosse aux vents contraires

Il y a un pays qui tombe à pic
au terme d'épingle-soleil
sur cette civilisation-baionnette

Pour la pucelle
rameuse et allumeuse
miracle beau de ma verge miraculée

Le biscuit
marche loup blanc
dans ma savane aux faims hurlantes

Cette savane et ce tombeau
qui me renversent
dans une noirceur trou de cul d'ombre

Pour les baisers bien déguisés
téléguidés par des mains d'hommes
et tombant inodores en panne d'ailes

Il y a la mariée qui me fend l'âme
me rallumant feux-follets
avec des larmes convaincantes

pour mon poème sous pli caché
pli cacheté et recassé
proie d'une plume sans fémur

Seul le baiser pour muselière

Pour le silence du poème
j'exige les baisers
unique et mienne muselière

j'attends le vent
encore le vent
pour que derrière des éventails
puissent me sourire
des femmes
édentées

Je pointe l'index sur ma terre
qui va lancer la première pierre
il y a tant de villes à construire
de vils pays
croupissant dans la rouille
Pour avoir arraché
mes propres yeux
et les avoir lancés contre le soleil
j'ai connu d'étincelants aveuglements
et des voyances au plus clair
des lunes
absentes

...et depuis...
je connais l'image de la douleur
je sais même la nommer
ce trou de petit pays
cette femme sage
en posture d'enfantement

j'ai la bouche
qui bave trop sur ma plaie
une bouche d'enfant de famine
fureteur
tuant le temps
à compter ses côtes flottantes

mon peuple en bras de chemise
dans la glue
des vingt-sept mille kilomètres de tourmente

James NOEL

« L'humanité mise à nu »

Entretien avec Alfred Alexandre

Propos recueillis par la rédaction

Alfred Alexandre est né en 1970 à Fort-de-France (Martinique). Philosophe de formation, il vit actuellement dans son île natale, où il exerce la profession d'enseignant-formateur en français. Bord de canal est son premier roman.

Notre Librairie :

Alfred Alexandre, le lecteur vous découvre cette année avec un premier roman. Pourriez-vous vous présenter et renseigner les lecteurs qui ne vous connaissent pas forcément ?

Alfred Alexandre :

J'ai 35 ans. J'ai commencé par des études de philosophie et j'ai ensuite bifurqué vers la littérature, en 3^e cycle, lorsque je me suis rendu compte que je ne me sentais pas très à l'aise pour conceptualiser des notions. Parallèlement à cela, je travaille dans le milieu de la formation.

Bord de canal est le premier texte que j'envoie à la publication, mais ce n'est pas le premier texte que j'écris. Les autres n'étaient pas suffisamment aboutis à mon sens : ils étaient trop littéraires, au sens péjoratif du terme, avec un travail sur la langue, sans toucher la part humaine des personnages ni exprimer la vie ou la réalité. J'ai donc continué à écrire et puis, un jour, ma voix s'est mise à véritablement résonner avec **Bord de Canal**.

Notre Librairie :

Comment ce dé clic a-t-il eu lieu ?

Alfred Alexandre : Je pense que c'est dû au fait d'avoir laissé les études universitaires pour me concentrer sur la vie réelle, dans ce milieu de la formation où je suis en contact permanent avec des gens qui travaillent dans des entreprises ou dans l'administration. Certains extraits de **Bord de Canal** sont

d'ailleurs des récits que m'ont racontés des gens qui travaillent dans le social.

Notre Librairie :

Vous signez ici un premier roman très sombre, qui n'a rien à voir avec « les Antilles soleil » et qui semble à mille lieues du mouvement de la créolité. Pourriez-vous nous dire quelles sont vos influences littéraires ?

Alfred Alexandre :

Je ne suis en effet pas beaucoup influencé par la littérature antillaise (et singulièrement pas par celle des Antilles francophones). Il n'y a pas beaucoup de romanciers aux Antilles, contrairement à ce que l'on pourrait penser, à l'exception notable de Zobel ou de Confiant. On a surtout des poètes qui font de la prose poétique, des poètes déguisés en romanciers qui travaillent essentiellement sur la langue et peu sur le récit.

J'ai surtout été influencé par le roman américain dont le maître en la matière reste, pour moi, Faulkner. Viennent ensuite Richard Wright, Chester Himes, Hubert Selby... Sans parler du cinéma noir des années 1950 et d'un certain cinéma français de cette même période, comme **Les Tontons flingueurs**... Il y a aussi un peu de Céline en résonance à tout cela.

Notre Librairie :

« Canal – Tunnel – Parking » : ce sont les trois espaces qui scandent le texte comme une descente progressive aux enfers. De quelle manière le paysage crée-t-il, à votre avis, le personnage ?

Alfred Alexandre :

Le texte est construit comme un dispositif mental, avec une césure, une frontière : d'un côté des forces violentes, inconscientes, qui sont refoulées, et de l'autre ce qui est à la surface, lisse, et qui relève de l'apparence. C'est une ségrégation spatiale horizontale. Mais à la verticale, existe aussi une démarcation entre la surface et les bas-fonds de la ville. Les trois lieux dessinent une sorte d'itinéraire, un aller simple, un voyage sans retour : le canal mène au tunnel, qui mène au parking et, ensuite, on se retrouve au bord de la mer, où plus rien n'est possible. Le canal symbolise un triple déterminisme psychique, social, historique : le *fatum* qui broie les personnages. Ces derniers essaient désespérément de lutter, ce qui leur donne leur dimension tragique et bien évidemment humaine : c'est une tentative désespérée pour rester humain en nouant des relations d'amitié, d'amour et même de haine, alors qu'ils sont systématiquement poussés vers la déshumanisation.

Notre Librairie :

Vous dépeignez des relations extrêmement noires entre les êtres, sans aucune illusion sur la solidarité qui devrait unir cette communauté d'exclus. Le seul soulagement pour vos personnages, c'est de savoir qu'il y a des gens plus mal lotis qu'eux. Est-ce votre perception de la société antillaise ou plus généralement des rapports humains ?

Alfred Alexandre :

À regarder attentivement les relations humaines en général, je ne pense pas exagérer quand je dis que l'on a besoin d'un plus petit que soi. Ce qui m'intéresse fondamentalement ici, et que j'ai relevé dans les milieux désocialisés (ou au bord de la désocialisation), c'est cette volonté absolue de rester humain. J'ai voulu déplier la notion de relation humaine, des relations dites simples, voire anodines. Or quand on prend toutes les relations de cette histoire (le groupe, la microsociété, les relations à l'échelle de la Caraïbe, ou à l'échelle universelle avec le passage sur l'humanitaire), on remarque qu'il y a quelque chose de plus profond derrière cette notion de relation humaine : c'est ce qui constitue les individus en tant qu'êtres humains. Et lorsque tout cela a échoué, il leur reste encore la possibilité de se haïr. Le tunnel,

c'est donc l'humanité mise à nu. Arrivés au bord de la déshumanisation, il reste encore aux personnages la possibilité de se détester pour créer une sorte de lien ultime.

Notre Librairie :

Vos personnages disent souvent « on », rarement « je » : quelle part est laissée à l'individu pour les personnes que vous décrivez ?

Alfred Alexandre :

Dans cette société, ce qui domine, c'est le groupe, la communauté qui écrase l'individu. Chaque fois que l'individu essaie de sortir du clan, il est happé, broyé. De ce point de vue, l'individu n'est pas libre, à moins d'être en connivence avec le système, comme l'oncle Pépi, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du système. Il ne leur reste que le rêve quand ils sont au bord du parking : le rêve de l'ailleurs, du départ. Valérie et son fils sont les seuls personnages qui réussissent à s'en aller : ils sont partis sans laisser un sillon. C'est la petite fenêtre d'espoir du roman...

Notre Librairie :

Depuis Franz Fanon, la complexité des rapports humains aux Antilles a souvent été soulignée, dans les fictions comme dans les essais. Est-ce que vous aviez ces idées en tête au moment d'écrire votre roman ou pas du tout ?

Alfred Alexandre :

Non, pas du tout. Les questions de l'identité, de la mémoire, du rapport à l'autre, ont été beaucoup traitées, mais il y a dans la littérature caribéenne une très forte demande pour que l'on change de thématiques. Il y aurait beaucoup à faire du côté de l'engagement, de la politique, des pratiques culturelles. Quant au canal, il doit être entendu en plusieurs sens. C'est d'abord le canal Levasor de la Martinique, mais ça aurait pu être un canal ailleurs, avec les mêmes humanités en jeu (il suffisait de remplacer le crack par autre chose). Le bord de canal signifie aussi la limite entre la société et ceux qui sont rejetés de l'autre côté, ce qui m'intéressait c'était de camper des personnages *borderline*, en déséquilibre. Mais la Martinique n'est pas le point de vue que j'ai voulu retenir, il s'agissait plutôt pour moi de parler de la Caraïbe dans son ensemble : certains

personnages viennent de Porto Rico, de la Jamaïque, de Cuba et il se pourrait bien que mon prochain ouvrage se passe dans un autre territoire caribéen. Il s'agit d'écrire depuis la Caraïbe et non plus d'écrire pour seulement la Caraïbe.

Notre Librairie :

La Caraïbe ne serait alors qu'un décor pour véhiculer des postures « universelles » ?

Alfred Alexandre :

Effectivement, le motif de l'errance est plus fédérateur que l'enracinement dans une réalité géographique : c'est le thème du divertissement qui balaie tout le texte, avec le motif « *marcher, danser, aimer* » qui est une référence à Pascal. Ces personnages essaient désespérément de se divertir pour échapper à l'angoisse de la mort, de l'ennui, et dans ce contexte, même l'amour échoue. Clara danse mais elle n'arrive pas à quitter le groupe, Jimmy a des velléités artistiques, mais il échoue aussi. Il ne reste plus que la marche, l'errance comme seule forme de divertissement. D'où une structure circulaire du roman : on voit plusieurs personnages passer dans les chapitres et non pas un chapitre qui équivaldrait à décrire un seul personnage. Les personnages tournent en rond, englués dans le canal. Ce qui se passe en Martinique est un arrière-fond, car il faut inscrire le texte dans une réalité qui est ici une énième variation sur le thème de l'errance. Et l'on sait que la littérature a beaucoup travaillé ce thème, sauf qu'il s'agit ici d'une errance sans but. Ce n'est pas la quête qui mène à quelque chose.

Notre Librairie :

Vous vous livrez à une peinture sans fard de la marge, mais vous décrivez de manière bien pire les discours officiels, les faux-semblants de l'humanitaire et du « social » qui participent d'une hypocrisie généralisée. N'y a-t-il pas, finalement, quelque chose de plus vrai et de plus juste dans cette marginalité ?

Alfred Alexandre :

Absolument. C'est pour cela que j'ai choisi une focalisation interne. Si l'histoire avait été racontée de l'extérieur, on aurait eu un discours moralisateur. C'est le personnage qui vit l'histoire qui la raconte. D'où l'absence de description objective (bien qu'extrêmement

lucide) des lieux et des gens, ce qui produit en quelque sorte un « contre-discours » de la marge.

De l'autre côté du canal, il y a une forme de démission des autorités sanitaires et sociales qui continuent malgré tout à tenir un discours faussé sur la réinsertion. Alors que dans les faits, ces soi-disant autorités ont abandonné les habitants du quartier.

Notre Librairie :

Votre roman pose la question de la norme, le discours politique est finalement aussi celui qui fabrique l'exclusion. À travers votre écriture, qui est extrêmement poétique, n'y aurait-il pas un discours politique sous-jacent ?

Alfred Alexandre :

Je pense qu'un roman doit avoir plusieurs dimensions : proposer un travail sur la langue, par le biais de l'écriture, et une réflexion sur la société, à travers un discours politique que je prendrais au sens premier du terme (qui rendrait compte de l'état de la cité). Et au-delà de cette dimension politique (souvent restreinte car inscrite dans le réel immédiat), le roman doit toucher une part d'humanité, quitte à s'élever jusqu'au mythe en retravaillant justement le mythe de l'errance.

De fait, le roman a été conçu en général comme une forme de théorie de la culture, un prétexte pour dire la société en posant bien trop souvent la question de l'Autre, à savoir l'Occident, sans jamais s'interroger véritablement sur le soi, ce que j'essaie de faire. Quand on braque le miroir sur soi, on s'aperçoit que le centrisme, le racisme, le rejet, l'exclusion, qui existent bel et bien dans notre société, fonctionnent exactement selon les mêmes dispositifs que chez l'Autre. De fait, à Fort-de-France, on assiste à des pratiques d'exclusion et d'exploitation de cet autre étranger (prostitués, immigrés d'Amérique latine, de Dominique, d'Haïti, ou d'ailleurs) qui sont terrifiantes et ne sont pas suffisamment dénoncées par la littérature, car celle-ci ne regarde pas assez sa propre histoire. Je suis donc persuadé que l'honneur des artistes est justement de réagir contre ces pratiques d'exclusion. L'écriture ne doit pas se suffire à elle-même mais être au service d'un récit qui doit lui-même être au service d'une réflexion sur notre part d'humanité.

Voilà donc pour moi les ingrédients qui constituent l'essentiel de la littérature, chose que m'a d'ailleurs enseignée Faulkner.

Notre Librairie :

La revue a reçu de nombreux manuscrits de jeunes auteurs dans le cadre de ce numéro. Auriez-vous des conseils à leur donner ?

Alfred Alexandre :

C'est Faulkner qui a regardé ce que faisaient les grands romanciers, il a assimilé leurs propres pratiques d'écriture et vu ce qui les touchait profondément, pour ensuite les oublier et trouver sa propre voie. Il s'agit donc de comprendre fondamentalement son art à travers le travail des autres et ensuite tout oublier, pour n'être que soi-même.

Propos recueillis par la rédaction

Note de lecture

Alfred Alexandre

Bord de canal

Paris, éditions Dapper,
2004, 192 p.
(coll. Dapper Littérature)

13 €

Dans le quartier Levassor à Fort-de-France, survit une population à la dérive qui traîne son mal-être sur le bord du canal. Le temps s'est enfui de cette partie du monde investi par tout ce que la société martiniquaise compte d'exclus, « *des ganja-coke, des crack-lighters, des crakophages ou leur version féminisée, [...] les vampaya, on les appelait* » (p. 10) ; « *Le canal dessinait une frontière [...] entre le reste de la ville et notre bout de monde, et ils étaient rares, de l'autre côté de la vie, à enjambrer le pont pour se risquer [...] sur notre territoire.* » (p. 9). Cette phrase d'ouverture dessine la topographie de la ville : d'un côté les exclus et de l'autre, les « *baby-lones* » au service d'un gouvernement qui le temps d'une élection veut les « *retrancher du regard des autres* ». (p. 123). Dans cet environnement mortifère vivent quelques personnages : Francis, Jimmy G. et le narrateur, trois petits malfrats sur le versant descendant de la vie et leur « *putaine* » attitrée, Clara.

L'eau croupie du canal absorbe en son ventre tous les « *traîne-misère* » qui n'ont pas pu survivre. Ce canal anthropophage qui vampirise les vies devient la métaphore d'un monde de parasites vivant au crochet d'une société qui les rejette. Les personnages se confondent dans une même douleur avec ce canal qui les engloutit : « *Alors on pouvait*

s'ouvrir grand le canal de la mémoire et laisser rouler, comme un tas d'immondices, les haines mal assumées [...] qui travaillaient au corps et au cerveau. » (p. 25).

Les métaphores ou les comparaisons affleurent qui font de ces personnages des « *animaux drogués qu'on mène à l'abattoir* » (p. 56), « *des mouches sur les lèvres d'un agonisant* » (p. 67). Même Clara qui avait l'envie chevillée au corps de sortir de cette vie misérable, finit par « *se transformer [...]. Un buvard. Un caméléon. Une bête multi-forme capable de séduire n'importe quel roc indifférent* ». (p. 92). Vient ensuite la déshumanisation : pour les gens du dispensaire chargés de les réinsérer, ces êtres ne sont autres qu'un « *morceau de viande dépassée* » (p. 103) et n'ont finalement plus droit de cité dans le monde normal. Une fois la frontière du canal franchie, le retour à l'humanité s'avère impossible. Et le séjour au *Passage*, camp de réinsertion, ne fait que creuser l'écart avec la communauté des babylones : « *L'endroit avait ce nom-là parce qu'on était supposé y venir en transit, le temps qu'on nous refasse une santé et des sociabilités moins virtuelles.* » (p. 121). En sortant du camp, les personnages ne peuvent toujours pas réfréner leur crise de folie meurtrière. Et la déchéance ultime arrive quand ils descendent au tunnel, nouvelle étape dans leur déshumanisation : devenus étrangers à leur vie sur bord de canal, ils se sentent « *exilés* » de la société des parias, sans aucun « *senti-ment d'appartenance* » (p. 109). Nouvelle descente aux enfers, sans rédemption possible ! Le tunnel, « *seule manière de freiner folies, furies* » (p. 73), en fait des êtres inca-

pables de communiquer : ils ont perdu cette parole qui les rattachait encore aux hommes. Dans cet entre-deux de la mort, nouvelle incarnation de la désintégration sociale, ils sont animaux et « *diable* » (p. 75) à la fois, zombies flottant dans une irréalité qui leur fait perdre conscience de leur existence. Ils ne peuvent que rêver à un avenir meilleur le long de la corniche qui termine le parking face à la mer, avant de se retrouver irrémédiablement aspirés par le canal.

Ce premier roman d'Alfred Alexandre, d'une écriture dense et violente qui mêle, avec beaucoup d'originalité, poésie macabre et langage de la rue, tisse parfois de lointains échos avec l'écriture de Kossi Efoui ou Daniel Biyaoula. Cette parole emportée et provocante, au souffle épique, riche de néologismes et de ruptures syntaxiques, évoque un univers sombre et étouffant loin des cartes postales de ces « *Antilles terre d'amour* ».

Eloïse BREZAUULT